

Goethe et la langue italienne

Promenade linguistico-littéraire

par Raymond VOYAT

*Wer fremde Sprachen nicht kennt,
weiß nichts von seiner eigenen.*

(Goethe, Werke, Bd. 9, p.508)

Il n'est pas sans intérêt d'examiner un des aspects plus proprement linguistiques de la personnalité de Goethe (1749-1832), à savoir son rapport à la langue italienne.

Son père Johann Caspar Goethe (1710-1782), bourgeois francfortois aisé, était depuis toujours un fervent admirateur de l'Italie. N'avait-il pas entrepris, à l'âge de 30 ans, un voyage d'études dans ces contrées, dont il rapporta une relation écrite directement en italien, sous forme de lettres. Qu'il prit néanmoins le soin de faire corriger par son maître d'italien, Domenico Giovinazzi, un Méridional installé sur les bords du Mein depuis 1723. Cette relation, constamment remise sur le métier, Goethe père la fignola pendant une vingtaine d'années, entre 1752 et 1771. Goethe fils connaissait bien cette grosse liasse, dont il hérita et qu'il emporta à Weimar en 1794, parmi les rares papiers et livres de famille, notamment sur l'Italie, auxquels il semblait réellement tenir. L'impressionnante bibliothèque de son père avait d'ailleurs été dispersée, et n'est toujours pas complètement reconstituée jusqu'au jour d'aujourd'hui, en dépit des efforts du Freies Deutsches Hochstift qui gère le Goethe-Haus et le Goethe-Museum à Francfort. Alors que la bibliothèque de Goethe fils, à Weimar, nous est parvenue intacte, minutieusement répertoriée.

La bibliothèque paternelle, à Francfort, contenait bon nombre d'ouvrages en rapport avec l'italien et l'Italie, comme la grammaire de Giovanni Battista de Paganini (1761) et les guides les plus prisés à l'époque, de Misson, de Nemeitz et de Keyssler.

La relation composée par Goethe père, dont le manuscrit est conservé au Goethe- und Schiller-Archiv, à Weimar, dut attendre 1932 pour être enfin publiée, à Rome, en langue originale. Et plus d'un demi siècle plus tard, ce fut le tour de sa traduction allemande (1988).

Voici un échantillon de la prose italienne de Goethe père, et plus précisément le morceau qu'il a le plus travaillé et retravaillé, à savoir son préambule (p. 1) :

INTRODUZIONE ALLE SUSSEGUENTI LETTERE

Quantunque mi sia conosciuto, che non pochi autori, sì vecchi come moderni, , viaggiando per la deliziosissima Italia, abbiano comunicato a gara le loro osservazioni, nulla di meno non credo di far male, avendo avuto anch'io la fortuna di far l'istesso giro, di mettere in iscritto le mie notizie, senza però voler comparir in pubblico, innanzi quel giudice decisivo e troppo rigoroso, ben sapendo ch'a suddetti miei pensieruzzi i dovuti requisiti manchino, poichè non ebbi allora quasi altro scopo ed intenzione, che di contentare il moi genio solo, senza voler soddisfare a talenti di primo grido, ai quali solamente aggradiscono piatti di squisitissima delicatezza, e che un cuoco della mia pasta non sa preparare.

On peut dire en tout cas que ce brave Francfortois avait, pour sa part, étonnamment assimilé le style ronronnant et interminable de ses chers amis et auteurs italiens de l'époque, et même en

étant parfois « *troppo audace nel maneggio dell'italiano* », comme le fait remarquer Arturo Farinelli qui l'a édité (1932, p.1).

VOYAGES

Lorsque Goethe prit le chemin de l'Italie, en 1786, pour suivre notamment les traces de son géniteur, il n'avait donc pas sous la main la fameuse liasse, laissée à Francfort chez sa mère, Frau Rath Goethe (Katharina Elisabeth, née Textor, 1731-1808). Paquet trop encombrant pour être emporté au cours de ce premier voyage vers le Sud, préparé en grand secret à l'insu des courtisans de Weimar. Tout de même, avant de partir il s'était muni des trois volumes du Volkmann (guide qui faisait autorité et dont le deuxième volume est entièrement consacré à Rome). Sur place, Goethe acheta la traduction italienne (par Carlo Fea) de *Geschichte der Kunst des Altertums* de Winckelmann, le chantre du classicisme dont il connaissait l'œuvre par cœur, ainsi que le guide d'Archenholtz (Leipzig, 1785) et la *Guida per i viaggi d'Italia in posta* (Turin, 1786). Et il visita consciencieusement autant de monuments, de sites et de musées qu'il put... *Wie ein bedächtiger Mann schicklich die Reise benutzt* (Römische Elegie I).

Goethe tint d'ailleurs lui-même un journal de voyage, *Reisetagebuch von Karlsbad nach Rom 1786* (dont il existe une édition critique, 1976), et il est particulièrement intéressant de comparer là, en contrepoint du récit de Goethe père, les stations de son propre voyage et les descriptions qu'il en fit quarante-six ans plus tard. Et ces notes, que Goethe exploita pour son premier essai nourri de cette expérience italienne, *Das Römische Karneval*, publié en 1789, resservirent, mais beaucoup plus tard, ainsi que son abondante correspondance (*Briefe aus Italien 1786-1788*, rassemblées et publiées en 1982), pour *Die Italienische Reise*, publiée en 1829, une relation assez idéalisée de son voyage, à l'instar de l'autobiographie *Dichtung und Wahrheit*, parue en 1813.

Et comme le voulait la tradition de l'époque, son compagnon de voyage Carl Philipp Moritz écrivit lui aussi un récit d'aventures vécues dans la Péninsule, *Reise eines Deutschen in Italien in den Jahren 1786-1788* (Berlin 1792). Tradition poursuivie par son propre fils, August Walther von Goethe (1789-1830), qui tint scrupuleusement un journal en Italie, où la mort le surprit (*Auf einer Reise nach Süden. Tagebuch 1830*, notes qui ont paru pour la première fois en 1999).

LANGUES

La maison natale du jeune Wolfgang à Francfort, Großer Hirschgraben 23-25, était tapissée de gravures et de dessins rapportés de son voyage par le vieux Goethe, et l'enfant put les y admirer. C'est sans doute ce qui éveilla chez lui l'envie de se rendre à son tour « là où fleurit l'oranger ». Le père insista aussi pour que son fils, après le latin, apprît la langue italienne, connaissance qui allait s'avérer fort utile. Mais ce fut d'abord la sœur de Goethe, Cornelia (1750-1777), auquel Wolfgang était très attaché, qui reçut des leçons d'italien de son père, avant d'être confiée au maestro Giovinazzi, devenu entretemps un ami de la famille. Voici comment Goethe décrit la scène dans *Dichtung und Wahrheit* :

Mein Vater lehrte die Schwester in demselben Zimmer Italienisch, wo ich den Cellarius auswendig zu lernen hatte. Indem ich nun mit meinem Pensum bald fertig war und doch still sitzen sollte, horchte ich über das Buch weg und faßte das Italienische, das mir als eine lustige Abweichung des Lateinischen auffiel, sehr behende.

(Artemis Ged.Ausg. Bd.10, p.39)

Sur les divers professeurs attachés à Cornelia et à Wolfgang Goethe, on consultera avec profit Mentzel (1909). Notons aussi que le jeune garçon avait déjà été en contact avec la langue française au moment de l'occupation de Francfort par les troupes françaises (dès janvier 1759), péripétie de l'histoire qui valut à la famille Goethe d'avoir à loger un officier natif de Grasse, François de Théas, plus tard comte de Thorenc, qui se prit d'intérêt pour cet enfant de la maison extraordinairement éveillé (Bonnet, 1961). Et puis des troupes de comédiens suivirent, venues de France pour donner Racine, Molière et Marivaux. La langue anglaise, qu'il survola tout jeune aussi, lui devint familière plus tard grâce à ses nombreuses lectures, par osmose pour ainsi dire.

LECTURES

Un de ses premiers favoris italiens fut Boccace, dont il parla plusieurs fois à sa sœur (à qui il lui arrivait d'écrire en français), ce Boccace qui l'accompagna toute sa vie et auquel il revint pour la dernière fois en 1831, juste un an avant sa mort. Voilà le genre de renseignement que l'on peut désormais puiser dans un inépuisable ouvrage comme *Goethes Leben von Tag zu Tag* (Steiger, 1982-1996), qui recense les déplacements, les rencontres, les lectures et la correspondance d'une vie fort longue et particulièrement riche en péripéties.

Le catalogue de la bibliothèque personnelle de Goethe (inventoriée par Ruppert, 1958) et la liste des volumes empruntés par lui à la Bibliothèque grand-ducale de Weimar (dressée par Keudell & Bulling, 1931-1932) témoignent de ses intérêts très vastes et du nombre d'auteurs italiens qu'il pratiquait. Dans le seul domaine littéraire, citons, outre Boccace, Dante, Pétrarque, le Tasse, l'Arioste, Goldoni, Gozzi, Manzoni, Alfieri. Et il connaissait bien, pour en avoir suivi beaucoup de représentations, les textes des opéras de Cimarosa, dont il adapta même certains en allemand. Giovanni Necci (1939, p. 560) parle de la « *straordinaria versatilità della conoscenza che Goethe ebbe della nostra letteratura* ». C'est encore Goethe, en tant que directeur du Théâtre de Weimar, qui fit engager un *Sprachmeister* italien, une sorte de *maestro rammentatore e suggeritore*, chargé de faire répéter les chanteurs et comédiens dont ce n'était pas la langue.

En y ajoutant les traités d'histoire, de politique, de philosophie (notamment de Giordano Bruno), que Goethe consultait assidûment, Hennig (1981) arrive à un total de 250 ouvrages. Et parmi les livres que Goethe fit venir, notamment en préparation de son deuxième voyage en Italie, à Venise, en 1790, où il allait à la rencontre de la duchesse douairière Anna Amalia, figurent une demi douzaine de guides et de recueils destinés aux voyageurs s'apprêtant à visiter l'Italie.

Les dictionnaires et manuels ne manquent pas à l'appel, bien sûr, et parmi ceux-ci une place toute particulière revient à la grammaire italienne de Pagani, déjà mentionnée. Nous n'oublierons pas non plus son intérêt pour les journaux, dont il rapportera un certain nombre à la suite de son premier voyage en Italie, de 1786 à 1788. En préparant son troisième voyage en Italie avec Heinrich Meyer, son ami peintre suisse, il parcourait toutes les publications de langue italienne qu'il pouvait trouver... y compris *La Gazzetta di Lugano*. En définitive, il n'alla pas plus loin que Zurich, et ne retourna plus en Suisse après cette troisième expérience de 1797.

LA LANGUE ITALIENNE

Nombre de cours princières et de familles aisées, notamment à Francfort, organisaient des spectacles, notamment d'opéras bouffes, qui donnaient du travail aux compositeurs, musiciens et chanteurs venus de la Péninsule. La langue italienne était alors très en vogue. Les compositions les plus diverses sur des textes de Métastase étaient largement diffusées et même les amateurs s'y risquaient.

Les notations du journal de voyage de Goethe montrent son enthousiasme à pratiquer pour de vrai cette langue apprise d'Allemagne, « à distance », et son ravissement de l'entendre parler tout autour de lui par des gens cultivés aussi bien que par le petit peuple. Dès son séjour à Milan, en Lombardie, il est frappé par la vigueur des dialectes, qu'il peine tout d'abord à démêler. Il va de surprise en surprise, notamment avec le vénitien. A Rome aussi, bien sûr, nous y reviendrons, et pendant ses voyages à Naples et en Sicile.

Dès son premier essai de composition ayant pour cadre Rome, *Das Römische Karneval*, publié un an après son retour en Allemagne (Artemis Ged.Ausg. Bd. 11, pp. 533-567), il reprend pour les inclure des lazzi et des quolibets entendus dans la rue : *Luoghi avanti ! Luoghi nobili, Padroni ! O quanto è bella ! O fratello moi, che brutta putana sei ! Sia ammazzato chi non porta moccolo ! Sia ammazzato il Signor Abbate che fa l'amore !* Et puis aussi les termes *Palio, Pulcinell, Quacquero, Vetturine, Sbirren, Konfetti, Festine*.

Six ans plus tard, sa grande composition *Römische Elegien* (Artemis Ged.Ausg. Bd. 1, pp. 161-181) transmute dans une œuvre de langue allemande éminemment classique bon nombre d'éléments puisés au fonds linguistique italien : Élégie II *Cortil* (de *cortile*), *Cors'* (de *corso*), *Nipotina*, Élégie XV *hinter dem Berg entweichen* (adaptation de *tramontare*), Élégie XVII *Osterien* (de *osteria*), *credenzen* (de *far la credenza*), Élégie XVIII *Vigne* (de *vigna*).

TRADUCTIONS

Par la force des choses, puisque l'acte traduisant était, classiquement – notamment dans sa forme improvisée ad aperturam libri – un moyen de faire l'apprentissage d'une langue, au moins dans sa forme figée écrite, Goethe s'exerça à la transposition des ouvrages qu'il découvrait. Dans le volume des Œuvres consacré aux traductions qu'il a expressément souhaité publier (Artemis Ged.Ausg. *Übertragungen*, Bd. 15), on trouve : *Sizilianisches Lied* (p. 125), adressé au compositeur Zelter pour qu'il mette ce texte en musique, une barcarole *La Biondina* (p. 125), une *Canzonetta romana* (p. 108) et un extrait de la Divine Comédie, XII^{ème} Chant (p. 148), que Goethe traduisit lui-même après avoir pris connaissance de la traduction en allemand exécutée par A.F.K. Streckfuss.

Parmi ses recreations plus ambitieuses, il faut citer celle de l'Ode d'Alessandro Manzoni sur la mort de Napoléon, composée en juillet 1821, *Il Cinque Maggio* (pp. 134-137). En voici l'entrée :

*Ei fu. Siccome immobile,
Dato il mortal sospiro,
Stette la spoglia immemore
Orba di tanto spiro,
Così percossa, attonita
La terra al nunzio sta,*

*Er war – und wie, bewegungslos
Nach letztem Hauche-Seufzer,
Die Hülle lag, uneingedenk,
Verwaist von solchem Geiste :
So tief getroffen, starr erstaunt,
Die Erde steht der Botschaft.*

*Muta pensando all'ultima
Ora dell'uom fatale ;
Nè sa quando una simile
Orma di piè mortale
La sua cruenta polvere
A calpestar verrà.*

*Stumm, sinnend nach der letztesten
Stunde des Schreckensmannes,
Sie wüßte nicht, ob solcherlei
Fußstapfen Menschenfußes
Nochmals den blutgefärbten Staub
Zu stempeln sich erkühnten.*

*Lui folgorante in solio
Vide il moi genio e tacque ;
Quando, con vece assidua,*

*Ihn wetterstrahlend auf dem Thron
Erblickte die Muse schweigend
Sodann im Wechsel immerfort*

*Cadde, risorse e giacque,
Di mille voci al sonito
Mista la sua non ha.*

*Vergin di servo encomio
E di codardo oltraggio,
Sorge or commosso al subito
Sparir di tanto raggio ;
E scioglie all'urna un cantico
Che forse non morrà.*

(Manzoni, *Poesie*, pp.65-66)

*Ihn fallen, steigen, liegen ;
Zu tausend Stimmen Klang und Ruf
Vermischte sie nicht die ihre.*

*Jungfräulich, keiner Schmeichelei
Noch frevler Schmähung schuldig,
Erhebt sie sich plötzlich aufgeregt,
Da solche Strahlen verschwinden,
Die Urne kränzend mit Gesang,
Der wohl nicht sterben möchte.*

(Goethe, *Übertragungen*, p.134)

Une première lecture révèle d'emblée l'extraordinaire empathie du traducteur pour son auteur. À y regarder de plus près, on note que l'interprétation des tournures ambivalentes ou obscures de Manzoni (cela n'a pas de quoi surprendre dans ce qui est somme toute une pièce de circonstance, bien que l'une des plus célèbres en langue italienne) sont rendues avec prudence et habileté. D'abord *immemore*, abondamment glosé, entre le sens premier « privo di sensi e di memoria » et le sens abstrait « irrecuperabile, totale estraneità della salma » (Ferruccio Ulivi, 1985, commentaire de l'édition de poche, p. 221), que Goethe réussit à rendre par le très flou *uneingedenk*. Puis *'uom fatale*, interprété par soit comme « racchiudendo il destino di un'epoca » (L. Russo) soit comme un trait personnel, celui d'un homme fatal aux autres (F. Ulivi), l'aspect que Goethe retient en définitive (*Schreckensmann*). Ou *il mio genio*, qu'on peut tirer soit vers le très suffisant « il mio genio poetico » (G. De Robertis) soit vers « impersonalmente, la mia Musa o la mia ispirazione » (F. Ulivi). Goethe opte pour le second choix, mais en plus neutre (*die Muse*), alors qu'il avait lui-même souvent employé ce terme classique au sens, très caractéristique chez lui, d'« inspiration personnelle » (Römische Elegie I *Genius, regst du dich nicht ?*). Bien sûr, des imprécisions ou des licences de versificateur peuvent être décelées (B. Schmidt-Bickelmann, 1942). Par exemple, à la quatrième strophe, *al subito Sparir*, quand Goethe remonte son adverbe *plötzlich* au vers précédent, comme si l'original italien avait porté *Sorge subito*. Un seul vrai contresens à signaler, à la quatorzième strophe, où Goethe a lu *le valli* (pluriel de *la valle*, donc *Täler*) au lieu de *i valli* (= les remparts, pluriel de *il vallo*, comme dans *vallo adriano*, muraille d'Hadrien). Mais quand on sait combien de coquilles et d'étourderies les textes de l'époque contenaient, on pourra être indulgent.

À partir de l'italien, son travail le plus ambitieux fut sans aucun doute l'autobiographie de l'orfèvre et sculpteur Benvenuto Cellini (Florence 1500-1571 Florence), dont des fragments parurent d'abord dans la revue *Die Horen* dirigée par Schiller, en 1796 et 1797, et dont l'ensemble fut publié en 1803 (Artemis Ged.Ausg. Bd. 15, pp. 415-860).

Le texte italien dont il est parti avait été prétendument publié à Cologne, en réalité à Naples, en 1728, par Antonio Cocchi. Dans cette version de l'époque, les erreurs et les approximations abondent, ce qui explique certaines imprécisions de Goethe, qui a d'ailleurs traduit cette prose souvent mâtinée d'expressions dialectales avec une suprême liberté. Quant aux vers de mirliton qui ornent certains passages, Goethe leur a fait subir un véritable 'rewriting' avant la lettre.

Il faudra attendre 1829 pour voir paraître une vue plus fidèle du texte, par les soins diligents de Francesco Tassi. L'étude princeps du manuscrit, déposé à la Biblioteca Mediceo-Laurenziana de Florence, est due à Giorgio Vasari (1881). Depuis, les éditions courantes portent un texte nettoyé et certainement plus cohérent que celui que Goethe possédait et qui est a été préservé dans sa bibliothèque à Weimar.

Les tournures sont répétitives, et le déroulement serpentin du récit s'explique sans doute par l'intervention d'un scribe auquel Cellini dictait sa prose (opinion d'Orazio Bacci, éditeur d'une version scolaire, Firenze, Sansoni, 1934). On notera dans l'original deux exemples de dissimilation, *propia* pour l'actuel *propria*, et *indrieto* pour l'actuel *indietro*, et le nom *Fiorenze* pour *Firenze*.

Voici l'incipit, assez bien respecté par Goethe, qui néanmoins simplifie et découpe très librement.

LIBRO PRIMO. CAPITOLO PRIMO.

Tutti gli uomini d'ogni sorte, che hanno fatto qualche cosa che sia virtuosa o si veramente che le virtù somigli, doverieno, essenso veritieri e da bene, di lor propia mano descrivere la loro vita ; ma non si doverrebbe cominciare una tal bella impresa prima che passato l'età de' quaranta anni. Avvedutomi d'una tal cosa, ora che io cammino sopra la mia età de' cinquantotto anni finiti e, sendo in Fiorenze patria mia, sovvenendomi di molte perversità che avvengono a chi vive, essendo con manco di esse perversità che io sia mai stato insino a questa età, anzi mi pare di essere con maggior mio contento d'animo e di sanità di corpo che io sia mai stato per lo addietro ; e ricordandomi di alcuni piacevoli beni e di alcuni inistimabili mali, li quali, volgandomi indrieto, mi spaventano di maraviglia che io sia arrivato insino a questa età de' cinquantotto anni : con la quali tanto felicemente io, mediante la grazia di Dio, cammino innanzi.

(B. Cellini, *La Vita*, 1960, p.5)

ERSTES BUCH. ERSTES KAPITEL.

Alle Menschen von welchem Stande sie auch seien, die etwas Tugendsames oder Tugendähnliches vollbracht haben, sollten, wenn sie sich wahrhaft guter Absichten bewußt sind, eigenhändig ihr Leben aufsetzen, jedoch nicht eher zu einer so schönen Unternehmung schreiten, als bis sie das Alter von vierzig Jahren erreicht haben.

Dieser Gedanke beschäftigt mich gegenwärtig, da ich im achtundfünfzigsten stehe und mich hier in Florenz mancher vergangenen Widerwärtigkeiten wohl erinnern mag, da mich nicht, wie sonst, böse Schicksale verfolgen, und ich zugleich eine bessere Gesundheit und größere Heiterkeit des Geistes als in meinem ganzen übrigen Leben genieße.

Sehr lebhaft ist die Erinnerung manches Angenehmen und Guten, aber auch manches unschätzbaren Übels das mich erschreckt, wenn ich zurücksehe, und mich zugleich mit Verwunderung erfüllt, wie ich zu einem solchen Alter habe gelangen können, in welchem ich so bequem durch die Gnade Gottes vorwärts gehe.

(Goethe, *Übertragungen*, p.419)

La critique (M. Bockelkamp, 1960, I. Nickel, 1964) y a vu un travail très méritant, et une lutte épique contre les obscurités et les incohérences, à partir d'un texte fautif, presque clandestin, paru en 1728. Dans ces conditions, que *infinta semplicità* (non feinte) ait été lu par Goethe comme *infinita semplicità* (infinie) ne surprend pas outre mesure. Et certaines fautes sont imputables aux secrétaires de Goethe, qui l'ont par exemple entendu dicter *alle* au lieu de *alte* (qui aurait été le terme correct pour *antiche*).

Concluons sur une citation de Goethe, qui fait ici l'éloge de Christoph Martin Wieland en tant que traducteur :

Es gibt zwei Übersetzungsmaximen : die eine verlangt, daß der Autor einer fremden Nation zu uns herüber gebracht werde (...); die andere hingegen macht an uns die Forderung, daß wir uns zu dem Fremden hinüber begeben (...) Unser Freund, der auch hier den Mittelweg suchte, war beide zu verbinden bemüht, doch zog er als Mann von Gefühl und Geschmack in zweifelhaften Fällen die erste Maxime vor. (Artemis Ged.Ausg. Bd. 12, p. 705).

D'ALLEMAND EN ITALIEN

Pour changer un peu de sens linguistique, voyons un instant ce que les traducteurs en langue italienne ont fait de l'œuvre majeure que Goethe a consacrée à la Ville éternelle, à savoir les *Élégies romaines*, parues en 1795 dans la revue *Die Horen* dirigée par Schiller (Artemis Ged. Ausg. *Gedichte*, Bd. 1, pp. 161-181). Cette association nous vient tout naturellement, car si 1999 est l'année du 250^{ème} anniversaire de la naissance de Goethe, l'année 2000 est celle du Jubilé de l'Urbs Mirabilis. Et la comparaison n'est pas inintéressante du point de vue linguistique, puisque nul de moindre que Luigi Pirandello est l'auteur d'une de ces traductions, suivie de celle du célèbre Roberto Feretonani, notre contemporain, qui a travaillé à un peu moins d'un siècle de distance.

RÖMISCHE ELEGIE I

*Saget, Steine, mir an, o sprecht, ihr hohen Paläste !
Straßen, redet ein Wort ! Genius, regst du dich nicht ?
Ja, es ist alles beseelt in deinen heiligen Mauern,
Ewige Roma : nur mir schweigt noch alles so still.
O wer flüstert mir zu, an welchem Fenster erblick ich
Einst das holde Geschöpf, das mich versengend erquickt ?
Ahnd' ich die Wege noch nicht, durch die ich immer und immer,
Zu ihr und von ihr zu gehn, opfre die köstliche Zeit ?
Noch betracht ich Kirch und Palast, Ruinen und Säulen,
Wie ein bedächtiger Mann schicklich die Reise benutzt.
Doch bald ist es vorbei : dann wird ein einziger Tempel,
Amors Tempel, nur sein, der den Geweihten empfängt.
Eine Welt zwar bist du, o Rom, doch ohne die Liebe
Wäre die Welt nicht die Welt, wäre denn Rom auch nicht Rom.*

(Goethe, *Gedichte*, Bd. 1, p.163)

*Ditemi, o pietre ! parlatemi, eccelsi palagi !
Date una voce, o vie ! Né tu ti scuoti, o genio ?
Sì, qui un'anima ha tutto, fra queste divine tue mura,
eterna Roma ! tace sol per me tutto ancora.
Oh, chi sa bisbigliarmi a quale finestra la Bella,
che l'ardor mio ristori, scorger io debba un giorno ?
Né so per quali vie farò sacrificio poi sempre,
a lei, da lei movendo, del prezioso tempo ?
Tuttor chiese e palagi, rovine contemplo e colonne,
qual chi prudente voglia trarre del viaggio un frutto.
Pur sarà breve ; poi solo, poi unico tempio,*

*d'Amore il tempio, l'iniziato accolga.
In vero, o Roma, un mondo sei tu ; ma pur senza l'amore
non saria mondo il mondo, e nemmen Roma, Roma.*

(Trad. L. Pirandello, 1896)

*Ditemi, pietre, parlate voi alti palazzi !
Strade, una parole ! Genio, non un segno di vita ?
Sì, tutto ha un'anima tra le mura sacre, Roma
eterna ; per me solo, tutto è ancora in muto silenzio.
Da chi udrò un sussurro, a quale finestra un giorno
vedrò la belle creatura, che mi arda e ricrei ?
Non un presagio ancora delle vie, dove in andare e venire
senza posa da lei, offrirò il tempo prezioso ?
Ancora contemplo chiese e palazzi, rovine e colonne,
da uomo accorto, che un utile trae dal viaggio.
Ma presto tutto è finito ; poi sarà un unico tempio,
tempio d'Amore, soltanto, che accolga l'adepto.
Un mondo, per certo, sei tu, Roma ; ma senza l'amore
il mondo non più il mondo, Roma non sarebbe più Roma.*

(Trad. R. Fertonani, 1979)

C'est, au-delà des différences de sensibilité et de style sur une longue période d'évolution linguistique, la preuve éclatante de l'optionalité de la traduction littéraire. Mais, bien sûr aussi, une question de goût personnel.

D'ailleurs le poète Gabriele d'Annunzio, grand admirateur de Goethe, a écrit (de 1887 à 1892) ses propres *Elegie romane*, avec en exergue, les deux derniers vers de Römische Elegie I, *Eine Welt zwar bist du, o Rom...* Voici l'ouverture de ce cycle italien :

IL VESPRO

*Quando (al pensier, le vene mi tremano pur di dolcezza)
io mi partii, com'ebro, dalla sua casa amata,
su per le vie che ancóra fervean dell'estreme diurne
opere, de' sonanti carri, de' rauchi gridi,
tutta sentii dal cuore segreto l'anima alzarsi
cupidamente, e in alto, sopra le anguste mura,
fendere l'ignea zona che il vespro d'autunno per cieli
umidi, tra nuvole vaste, accendea su Roma.*

(...)

*Alta dal cuore balzavami l'anima. A sommo dell'erta,
in su 'l quadrivio, argute risero le fontane.
Freschi dal Quirinale co 'l vento mi giunsero effluvi :
rosea m'apperve, al fondo, Santa Maria Maggiore.*

L'élégie d'Annunzio, fortement influencée dans sa syntaxe par Giosuè Carducci, et plus expansive, de style plus grandiloquent que son inspiratrice allemande, restitue tout de même

admirablement, à plus d'un siècle de distance, la pulsation de l'œuvre goethéenne, avec de constants rappels, très subtils, de certains passages, par exemple ces *fontane*, qui sont celles de la via delle Quattro Fontane, près des jardins du Quirinal, où demeurait d'Annunzio, et qui apparaissent dans Römische Elegie VII. Notons enfin, à titre de curiosité, que, plus près de nous, un homme comme Benedetto Croce s'est lui-même défini comme inconditionnel de l'œuvre goethéenne.

LA PRATIQUE DE L'ITALIEN

Pendant son séjour dans le Sud, Goethe a beaucoup pratiqué la langue italienne. Certes, il fréquenta d'abord des milieux d'artistes allemands et suisses, nombreux à Rome, et prenant ses quartiers dans une pension où habitait le peintre Tischbein (20 via del Corso, face au Palazzo Rondanini, aujourd'hui Palazzo Sanseverino, qui abrite actuellement la Banca Nazionale dell'Agricoltura). Les logeurs étaient un couple âgé, Serafino Collina, cocher de son état, et sa femme Giovanna. La plaque commémorative sur la façade de l'immeuble (de nos jours au numéro 18) proclame : *In questa casa immaginò e scrisse cose immortali Volfgango Goethe. Il Comune di Roma a memoria del grande ospite pose 1872.*

Il voyageait sous le nom d'emprunt de Philippe Müller, et le curé de la paroisse de Santa Maria del Popolo, chargé du registre tenant lieu d'état civil (*Stati d'anime*) chez qui Goethe s'annonça, enregistra l'arrivée d'un nouveau venu, "*Filippo Miller – pittore – tedesco di anni 32*".

Goethe aimait avant tout frayer avec les petites gens, et il ne se lassait pas d'observer les réactions et les manières de s'exprimer du *popolino* romain. Ainsi, il évita soigneusement les milieux de la ville qui eussent correspondu à son rang de ministre d'un souverain allemand. Ces fréquentations populaires exigeaient à n'en pas douter une bonne maîtrise de l'italien courant et aussi du dialecte romain. Nous y reviendrons.

Pendant son séjour, Goethe se lia d'amitié avec Angelika Kauffmann, peintre d'origine autrichienne, née à Coire, chez qui il fut reçu régulièrement, au 72 de la via Sistina (à l'emplacement de l'actuelle extension de l'Hôtel De la Ville), non loin de son logis romain. Dans le salon d'Angelika Kauffmann il pratiqua surtout l'italien, étant donné qu'elle avait épousé un peintre d'origine vénitienne, Antonio Zucchi.

L'EXPERIENCE DE L'AMOUR

C'est dans cette ambiance que Goethe connut l'amour, source de toute création, selon sa profonde conviction. Quel fut le visage de sa conquête ? L'image qu'en donnent les *Élégies* romaines varie. Beaucoup de conjectures donc à propos de l'être en chair et en os caché derrière ces traits disparates. Le poète lui-même est demeuré extrêmement discret à ce sujet. Toutefois il semble avoir été relativement loquace devant Rahel Levin et Marianne Meyer, au cours de l'été 1795 qu'il passa à Carlsbad, d'après ce que Wilhelm von Humboldt en avait appris et qu'il confia à Schiller. Sinon, quand on pressait Goethe de questions, comme le roi Louis I^{er} de Bavière par exemple, il se contentait de répondre qu'un poète fait son miel d'expériences somme toute insignifiantes (conversations avec Eckermann, 8 avril 1829, Artemis Ged.Ausg., *Gespräche*, Bd. 24, p. 350).

Pourtant, *Italianische Reise* (octobre 1787) évoque telle jolie voisine accompagnée de sa mère, qui vivait à Rome dans le même quartier que lui et que Goethe rencontra à Castel Gandolfo en même temps qu'une jeune beauté milanaise. Angelika Kauffmann, dans une lettre à Goethe du 1^{er} novembre 1788, nous apprend le nom de celle-ci, dont elle allait faire le portrait par deux fois : Maddalena Riggi. Et vers la fin de *Italianische Reise* (relation d'avril 1788), Goethe décrit

comment il alla faire ses adieux à une certaine Maddalena Riggi, qui avait épousé un commerçant, Giuseppe Volpato.

Un seul prénom apparaît dans l'œuvre, une seule fois : Faustine (Römische Elegie X). Prénom qui revient, une seule fois aussi, dans le recueil des *Venezianische Epigramme* 4 (Artemis Ged.Ausg. *Gedichte*, Bd. 1, p. 222). Était-ce à titre symbolique ? Ou serait-ce une sorte d'anagramme de "Frau Stein", comme l'ont fait valoir certains ? Notons que les poètes latins ont traditionnellement protégé l'identité de leurs inspiratrices en leur attribuant un nom imaginaire comptant le même nombre de syllabes que le vrai. Ainsi Faustine (de faustus = heureux) pourrait avoir été superposé à Christiane (Vulpus), dont Goethe fit la connaissance après son retour à Weimar en 1788 et qu'il épousa plus tard.

Un amateur féru d'histoire publiant au siècle dernier sous le pseudonyme d'Alessandro Carletta († 1902) affirmait avoir retrouvé, dans les registres paroissiaux de Rome, la trace d'une veuve Faustina Antonini, qui travaillait pour son père, propriétaire d'une *osteria* que fréquentait Goethe. Mais une véritable enquête policière, menée par Satta & Zapperi (1996) a mis au jour la supercherie : la veuve en question mourut deux ans avant l'arrivée de Goethe dans la Ville Éternelle.

Notons pour finir que l'interprétation de Faustine comme le double féminin de Faust, selon une thèse avancée parfois, paraît fantaisiste et anachronique.

L'Osteria alla Campana, près du Teatro di Marcello (vers l'actuelle piazza di Monte Savello, ex-Piazza Montanara, dans le ghetto romain), est l'endroit que la tradition désigne comme celui que Goethe aurait fréquenté en compagnie de ses amis artistes. Quarante ans après son séjour romain, il en parlait encore devant l'archéologue W. Zahn : *Hier traf ich die Römerin, die mich zu den Elegien begeisterte* (Artemis Ged.Ausg. *Gespräche*, Bd. 23, p. 510). Mais le vieil homme ne faisait peut-être que paraphraser son Élégie XVII, plus "Dichtung" que "Wahrheit".

Il est beaucoup plus vraisemblable que Goethe fréquentait l'un des établissements pour artistes allemands et suisses de la via Condotti, nettement plus proche de son logis romain, en particulier celui tenu par un certain Vinzenz Roesler, dont plusieurs voyageurs de l'époque ont parlé, comme par exemple Carl Philipp Moritz. L'historien Noack (1904-1905, 1907, 1912) en a fourni des descriptions. Plus récemment, Zapperi (1999, p. 150) a retrouvé et commenté un billet signé Costanza, rédigé en italien par l'entremise d'un écrivain public (et que Goethe a conservé précieusement parmi ses souvenirs personnels de Rome) :

Carissimo Amico,

Ieri sera mi fu dato un ventaglio alla moda ; poi mi fu ritolto, desidero da voi di trovarmene subito un altro per far vedere a questo che si trovano altri ventagli, e forse più bello di quello. Scusate l'ardire, e resto

Io Costanza Releir.

Le fait que l'écrivain public ait mal transcrit le nom Roesler, sans doute mal articulé au départ, est pour Zapperi une preuve d'authenticité supplémentaire de ce document négligé jusque-là. La preuve aussi de ce que le soi-disant peintre Filippo Müller avait, sans grand succès, fait la cour à la fille aînée de « Vincenzo » Roesler, à savoir Costanza, vingt-et-un ans, qui aurait ainsi été la véritable inspiratrice des Élégies romaines. Mais la belle ne voulait pas d'une aventure, elle attendait un mari, et Goethe renonça donc, probablement vers la mi-janvier 1787, peu avant son voyage à Naples.

Mais il demeure plausible que Goethe ait rencontré à Rome, un an plus tard, peu avant le carnaval romain de 1788, une honnête femme du peuple dont il s'éprit et qui consentit à ses avances. Le 16 février 1788 il écrit au duc Charles-Auguste pour lui confier un bonheur tout neuf, évoquant à mots couverts une date fétiche, celle du 22 janvier (*Goethes Werke*, Frankfurt, Deutscher Klassiker Verlag, 1991, II. Abt. Bd. 3, *Briefe*, p. 347). Et les comptes de ménage de son

logueur Collina, méticuleusement dépouillés par Zapperi (1999, pp. 213-217), confirment que dès la fin du mois de décembre 1787 une personne inconnue, parfois accompagnée, venait partager les repas via del Corso. Une jeune femme et sa mère ? Cette hypothèse se trouve confortée par un billet écrit en italien maladroit (que Goethe a aussi gardé parmi ses souvenirs romains), dans lequel sa correspondante anonyme proteste d'un amour sincère à son égard (Zapperi, pp. 219-220) :

Io vorrei sapere perche sete ieri a sera an dato a cosi via senza dirmi niente io io credo che vi siete piliato colara ma io spero di no. io sono tutta per lei amatima si potete come io amo a lei io sspero di avere une bona risposta da lei che spero che non sia come io o pensato adio adio.

Combien de temps cette liaison a-t-elle duré ? Vers la fin de *Italienische Reise*, Goethe dit se préparer à prendre congé de Rome avec une infinie tristesse : son départ affligera trois personnes (lettre du 14 mars 1788). D'après la fréquence des citations dans l'œuvre, ce devraient être d'abord son admiratrice Angelica Kauffmann et puis son ami l'écrivain Carl Philipp Moritz. Et la troisième ? Peut-être Maddalena Riggi ? Ou bien, justement, la mystérieuse jeune femme du peuple débusquée par Zapperi ?

Citons encore, à titre de curiosité, *Das Tagebuch. 1810*, une œuvre réputée mineure, que Goethe composa à l'âge de soixante ans. Mais il y tenait beaucoup, et on peut y voir la variation bourgeoise des Élégies romaines : c'est l'histoire d'un voyageur qui cherche l'aventure avec une petite servante d'auberge.

Bibliographie

Bibliographie

- Goethe Johann Wolfgang. Gedenkausgabe der Werke* (24 Bde., hrsg. von Ernst BEUTLER), Zürich / Stuttgart, Artemis ; Neuausg. München, Winkler, 5. Aufl. 1992.
- Goethe Johann Wolfgang. Tagebuch der Italienischen Reise 1786. Notizen und Briefe aus Italien (Reisetagebuch von Karlsbad nach Rom 1786)*, hrsg. und komment. von Christoph MICHEL, Frankfurt a.M., Insel, 9. Aufl. 1998 (insel taschenbuch it 176).
- J.W. Goethe. Briefe aus Italien 1786-1788*, hrsg. und komment. von Peter GOLDAMMER, München Beck, 1983.
- Goethe. Elegie romane*, traduz. di Luigi PIRANDELLO, in *Goethe. Opere* (a cura di Vittorio Santoli), Firenze, Sansoni, [1970] 1989 (Le Querce) : pp. 573-585.
- Goethe. Elegie romane*, traduz. di Roberto FERTONANI, Milano, Mondadori, 1979 (Oscar poesia 41).
- GOETHE Johann Caspar, *Viaggio per l'Italia nell'anno MDCCXL* (vol. I-II, a cura di Arturo Farinelli), Roma, Reale Accademia d'Italia, 1932-1933.
- GOETHE Johann Caspar, *Reise durch Italien im Jahre 1740 (Viaggio per l'Italia)*, übers. u. komment. von Albert MEIER, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 4. Aufl. 1999 (dtv 2490).

GOETHE August von, *Auf einer Reise nach Süden. Tagebuch 1830. Erstdruck nach den Handschriften*, hrsg. von Andreas BEYER & Gabriele RADECKE, München / Wien, Hanser, 1999.

MORITZ Carl Philipp, *Reise eines Deutschen in Italien in den Jahren 1786-1788*, hrsg. von Horst Günther (C.P. Moritz, *Werke* Bd. 2), Frankfurt a.M., Insel, 1981.

ARCHENHOLTZ Johann Wilhelm von, *Reisen*, neu hrsg. von Frank Maier-Solgk, Heidelberg, Winter, [1990] 1993.

BOCKELKAMP Marianne, *Goethes Cellini-Übersetzung*, Diss. Univ. Freiburg/Brsg., 1960. [tapuscrit, non publié]

BONNET Pierre, *Thorenc et Goethe*, Paris, Baillière, 1961.

CARLETTA Alessandro [Antonio VALERI], *Goethe a Roma*, Roma, Dante Alighieri, 1899.

CELLINI Benvenuto, *La Vita* (a cura di Carlo Cordié), Milano / Napoli, Ricciardi, 1996 (I Classici Ricciardi-Mondadori).

D'ANNUNZIO Gabriele, *Tutte le Opere* vol. 1 (Versi d'amore e di gloria, a cura di Annamaria Andreoli e Niva Lorenzini), Milano, Mondadori, 1968 (I Meridiani).

Goethe in Rom, Mainz, Zabern, 1997.

Goethe a Roma, Roma, Artemide, 1997.

HÉRENGER Alexandre, *Goethe en Italie. D'après son Journal et ses Lettres*, Paris/Neuchâtel, Attinger, 1931 (Occident 14).

LACOSTE Jean, *Le 'Voyage en Italie' de Goethe*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999 (Perspectives Germaniques).

MANZONI Alessandro, *Poesie* (a cura di Ferruccio Ulivi), Milano, Mondadori, [1985] 1990 (Gli Oscar classici, 59).

MENTZEL Erich, *Wolfgang und Cornelia Goethes Lehrer. Ein Beitrag zu Goethes Entwicklungsgeschichte*, Leipzig, Voigtlaender, 1909.

NICKEL Irmgard, "Goethes Übersetzung der Vita des Benvenuto Cellini", «*Goethe*», *Jahrbuch der Goethe-Gesellschaft* (Weimar), Neue Folge 26/1964, pp. 223-238.

NOACK Friedrich, "Aus Goethes römischem Kreise", *Goethe-Jahrbuch* 25/1904, pp. 185-207, 26/1905, pp. 172-183.

NOACK Friedrich, *Deutsches Leben in Rom 1700-1900*, Stuttgart / Berlin, Cotta, 1907.

NOACK Friedrich, *Das deutsche Rom*, Roma, Frank (impr. G. Kreysing, Leipzig), 1912.

PAGANI G[iovanni] B[attista] de, *Italienische Grammatik*, Frankfurt, Varrentrapp, 1761.

SANDNER Oscar, "Roma come destino", traduz. di Maria Paola SCIALDONE, in *Angelika Kauffmann e Roma*, Roma, De Luca, 1998 : XI - XLVII.

SATTA Fiamma & Roberto ZAPPERI, "Goethes Faustine. Die Geschichte einer Fälschung", *Goethe-Jahrbuch* (Weimar) 113/1996 : 277-280.

VOLKMANN Johann Jacob, *Historisch-kritische Nachrichten von Italien* (3 Bde.), Leipzig, Fritsch, 1770-1771.

WINCKELMANN Johann Joachim, *Geschichte der Kunst des Alterthums*, Neuausg. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972.

ZAPPERI Roberto, *Das Inkognito. Goethes ganz andere Existenz in Rom*, aus dem Ital. übers. von Ingeborg WALTER, München, Beck, 1999.

ZAPPERI Roberto *Una vita in incognito. Goethe a Roma*, Torino, Bollati Boringhieri, 2000 (Nuova cultura, 76).